

Paul Louis Rossi
La villa
des chimères

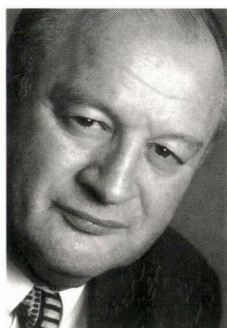
roman

Flammarion

Extrait de la publication

La villa des chimères

Paul Louis
Rossi



© Pierre Ferbos.

Deux personnages, Cordelia et Florent, parcourent l'Italie du Nord – de Trieste à Bergame – afin de découvrir et d'étudier toutes les constructions du célèbre architecte italien Le Palladio. Durant leur voyage, ils s'aperçoivent qu'ils sont épiés et poursuivis par deux aventuriers, la comtesse Wolfi et Le Borgne.

La comtesse Wolfi est une admiratrice de Mussolini. Le Borgne est un traître, malfaisant de nature. Il est probable que cette poursuite est liée à l'histoire de Florent, dont le père a été fusillé en Allemagne, à Tübingen, en 1943.

Comme dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* du comte Jan Potocki, chaque aventure, chaque vicissitude conduit à un nouveau récit. Ainsi, au cours de ce parcours à rebondissements multiples, les deux héros se retrouvent au sommet de l'ossuaire de Monte Grappa, approchent la Villa des Monstres et la Villa des Chimères, écoutent la confession de la comtesse Wolfi dans la petite ville de Salò, au bord du lac de Garde.

Né à Nantes d'une mère bretonne et d'un père italien, Paul Louis Rossi a écrit de la poésie, des essais, des récits et plusieurs romans qui font allusion à son enfance durant la guerre, en Bretagne, et à ses voyages dans la région de Venise. Il a obtenu le prix Mallarmé pour Faïences, publié dans la collection Poésie/Flammarion, en 1995.

En couverture .

Photographie de Pino Guidolotti,
extrait du livre *Palladio*, Flammarion



FF 8376-02-IX

Prix France : 17 €

Flammarion

Extrait de la publication

La Villa des Chimères

Paul Louis Rossi

La Villa des Chimères

roman

Flammarion

© 2002, Flammarion
ISBN 9782081294158

CHAPITRE I

Trieste, septembre 1995...

Ainsi, je le dévisageais pour la première fois, ce personnage que j'avais poursuivi durant toutes ces années. Il se tenait à quelques pas de moi dans un café de la ville de Trieste, le crâne entièrement rasé, courbé sur la liasse des journaux de l'établissement qu'il dépouillait l'un après l'autre, tenant de la main gauche ses lunettes – des binocles avec une fine monture argentée – presque trop étroites pour son visage rond et dont il paraissait se servir comme d'une loupe. Il portait une sorte de blouson de cuir noir, fripé, avec un pull-over gris à col montant, défraîchi et plutôt banal. Autant que j'en jugeais de ma place, il était de taille moyenne, assez corpulent, et beaucoup plus petit que je ne l'imaginais. De temps à autre, il arrêta de tourner les pages pour noter quelques mots ou chiffres sur un carnet posé à sa droite.

Il semblait complètement absorbé par cette tâche : Herbert Klauss. Car maintenant il n'y avait plus aucun doute, c'était bien lui que j'observais à l'autre bout du café, assis contre la vitre qui donnait sur la rue, dans une clarté verte, aqueuse, alors que les dernières lueurs du couchant s'effaçaient à l'horizon sur la mer et que, dans le même temps, se dessinaient aux façades des immeubles et aux vitrines des magasins les néons, pour créer une harmonie, une osmose, une complicité, un échange humide entre l'extérieur et l'intérieur de l'établissement. Et soudain, à cet instant, il me parut que chacun des acteurs autour de moi se figeait dans son geste coutumier, et j'eus la sensation très forte que le personnage que je découvrais, à six heures du soir, se trouvait désormais en mon pouvoir.

L'inspiration m'était venue d'un coup. Je devais à présent démasquer Herbert Klauss. De Paris, je téléphonai au bureau de Cordelia, à Venise, et lui demandai s'il était possible de gagner Trieste par le bateau, à partir de la lagune. Elle s'étonna de ma décision : « Tu ne veux pas que je t'accompagne ? », me demanda-t-elle... Je répondis que je préférais être seul pour cette besogne. Elle me rappela assez vite pour me donner les horaires de la compagnie maritime. Je pris un wagon-lit à la gare de Lyon. Nous serions à huit heures trente

au bord de l'Adriatique, pour embarquer à neuf heures sur le ferry.

C'est ainsi que je comptais m'approcher de Trieste, assez lentement pour apprécier la distance et l'épaisseur du temps, d'assez loin pour voir la ville escalader les collines et s'étendre devant moi. Arriver dans le port, je pensais que c'était la meilleure façon de pénétrer une cité que je connaissais à peine. Je m'isolai sur le pont supérieur malgré la pluie fine. Les mouettes, arc-boutées contre le vent comme des harpies se laissaient soudain glisser dans l'air en poussant des cris lamentables, voleuses s'approchant des voyageurs à les frôler à mesure que le navire entrait dans la rade et qu'elles s'enhardissaient.

Le bateau s'ouvrit par le devant, laissant passer la foule des passagers et des voitures. Je descendis parmi les derniers. Personne ne m'attendait. Le quai, malgré la foule semblait vaste et presque désert. Devant l'espace incompréhensible, une impression de solitude vous saisissait immédiatement. C'était Trieste. Je me fis conduire à l'hôtel.

Le lendemain matin, je partis de bonne heure en direction du Porto Nuovo. Vue des quais, la ville de Trieste semblait en perdition. Pourtant, je me méfiais de ceux qui colportaient cette légende. Je savais que les grandes cités portuaires étaient en crise, comme des

femmes languissantes toujours allongées avec leurs migraines, qui survivent à toutes les vicissitudes et qui brusquement se réveillent et retrouvent l'énergie redoutable qui les habitait depuis le premier jour. On pouvait déceler dans cette attitude une forme d'humour, comme l'idée de donner à boire à l'âne – au *muss* – et de se balader dans Trieste avec la bête ivre, ainsi que le contait Roberto Balzen. Ou de conduire, comme *la belle enfant* – dans l'histoire du vieil homme d'Italo Svevo – un tramway brinquebalant qui dévale la pente des collines pour se diriger vers le Tergesteo.

D'autres citoyens, tout aussi respectables, regrettaient le temps des grands paquebots fréquentés par la *gentry* : le *Conte di Savioa* dessiné par Pulitzer Finali, le *Stettin* ou le *Kaiser Wilhelm II* de la Norddeutsche Lloyd... Mais ce matin-là, changement de décor. Dans ce quartier où je m'étais engagé par hasard, la ville semblait frappée de malédiction.

Je pensais au port de Brême où Nosferatu le Vampire débarquait avec les rats et la peste. De l'herbe dans la cour des usines, des eaux noires dans les bassins, les entrepôts aux vitres crevées, des escaliers délabrés et des rails qui se perdaient dans les hangars. Près du bureau d'embauche des dockers, un groupe d'hommes faisait brûler du bois, des vieux pneus et des chiffons imbibés d'huile et de mazout dans un

tonneau de métal. Une fumée épaisse s'en échappait, je pressai le pas. Je savais que l'on pouvait assister à ce spectacle désolé d'un monde maladif et fou dans presque tous les ports du monde : à Liverpool, à Gand, à Brest, et même à Bordeaux. Je n'en étais pas particulièrement affecté. Mon malaise venait d'ailleurs.

Le soleil levant éclairait de lueurs rougeâtres la brume et les eaux vertes de l'Adriatique. Comme souvent aux premières manifestations de l'aube, sur les quais déserts, au début du voyage, je me sentais désemparé. Et je me posais cette question : qu'es-tu venu faire à Trieste ? Ne pouvais-je pas laisser le passé au passé, les ombres avec les ombres, et les ruines ensevelir les ruines ? À quoi bon remuer cette poussière comme un individu pervers qui fouille dans les détritits et les vieux papiers ?

À proximité de la mer, de l'autre côté de la rue et des rails qui longeaient le quai, je découvris l'adresse de la société où Herbert Klauss devait écrire ses lettres anonymes avant de les expédier dans le monde. Cordelia m'avait envoyé un plan détaillé des lieux et j'étais surpris de l'avoir trouvée aussi rapidement. C'est ainsi que je pus reconnaître les itinéraires d'Herbert Klauss et le surprendre dans ses démarches et ses habitudes. Mais je n'observais qu'une silhouette dans la nuit. Je le savais à

présent, Herbert Klauss venait chaque jour dans le café. Il sortait précautionneusement de cette maison isolée du port, sur les docks, avec une enseigne de la compagnie de fret : *Compagnia Triestina di Carico*, disparue depuis longtemps des registres de commerce. Il approchait de la brasserie, franchissait la porte à tambour, examinait la salle avec prudence, puis allait s'asseoir à la même table, auprès des vitres, pour lire les journaux financiers et politiques.

Au bout d'une heure, ce jour-là, il se leva et se dirigea vers la porte, je remarquai qu'il boitait un peu et que sa démarche paraissait hésitante. Je connaissais la légende de cette claudication, elle ne m'attendrissait pas. Mais je dois dire – je le constatai avec une certaine amertume – que c'était un vieil homme fatigué que je poursuivais. Et je baissai à mon tour la tête afin qu'il ne risque pas de m'identifier.

Paris, mai 1985...

Je dois ajouter, à partir de 1970, que je décidai de rassembler les souvenirs de mon enfance et de mes proches pour construire une trilogie. Je pensai que c'était le moment de l'écrire, car les hommes et les femmes dont je parlais allaient malheureusement disparaître, et je savais que si je n'accomplissais pas ce devoir, je ne le ferais jamais... J'écrivis deux volumes. Le premier parlait d'une femme originaire de

Pologne, amie de ma mère, qu'elle avait rencontrée durant la guerre. Le second volume se déroulait à Nantes et dans la campagne du Pays Gallo, en Haute-Bretagne, où j'étais réfugié en 1943. On y trouvait des mines d'étain et d'argile blanche de kaolin. Je n'avais pas le désir de retracer exactement l'histoire, mais de construire une sorte de fiction qui mélangeait des personnages et des faits réels à des lieux et des situations imaginaires.

Il restait à écrire le troisième volume, que je voulais consacrer à mon père. Mais j'avais très peu d'informations, et par la suite, je n'eus ni le loisir, ni la volonté, ni même le courage de rassembler les documents et de reconstituer cette histoire. Je savais que ma famille ne m'aiderait pas dans cette entreprise, et je crois, sans le dire, et malgré la sollicitation de quelques amis, que j'y renonçai provisoirement. Du moins en apparence.

Cependant, nous étions en 1985 quand je fis passer dans plusieurs journaux et publications une petite annonce : « Pour travaux historiques, cherche informations concernant Paolo Gheno – c'était le nom de mon père – disparu en Allemagne en 1943, dans la région de Stuttgart. » Je publiai l'annonce dans divers bulletins de militaires et de résistants : *Le Patriote*, *Combatants de l'ombre*, *Compagnons de la Libération...* Les réponses devaient être transmises à la rédaction des journaux.

J'avais accompli cette démarche comme un acte symbolique, pour reprendre l'histoire au début. Mais j'aurais dû le faire bien plus tôt et je n'espérais pas particulièrement de réponses. Pourtant, une première correspondance me parvint, au cours de l'année. Elle concernait un Mario Gheno, disparu en 1944, qui n'avait pas de liens avec moi. Je pensais que ma démarche n'aurait pas de suite quand je reçus, en octobre, une lettre assez étrange, dans une enveloppe brune timbrée du port de Trieste, couverte d'étiquettes et de figurines recherchées. Elle me donnait, concernant la disparition de mon père, des dates et quelques indications précises que je pouvais reconnaître comme véridiques. La signature était illisible.

L'adresse indiquait la boîte postale d'une compagnie de fret et de transit, à Trieste. On me demandait de communiquer mon adresse personnelle et un numéro de téléphone. Ce que je fis, de Paris, en donnant mon domicile et mon nom. Quelque temps après je reçus un appel téléphonique. Une voix masculine, un peu métallique, mais qui parlait un français impeccable, me demanda : « Vous êtes bien Florent Gheno ? »

J'acquiesçai.

— Je dois vous remettre des documents, tenez-vous à quatorze heures demain à la brasserie du Pluviomètre, à l'angle du boulevard du Temple...

— Et pour vous reconnaître ?

— J'aurai un chapeau noir, et un exemplaire de *La Stampa*... Prenez le même journal sous le bras.

Je connaissais ce café profond et confortable, ainsi nommé parce qu'on pouvait s'y réfugier les jours de pluie. J'y donnais parfois rendez-vous à Cordelia qui, à cette époque, habitait encore Paris. On pouvait y déjeuner par mauvais temps, mais aussi par grande chaleur car il y faisait toujours une température idéale, fraîche en été, tiède en hiver. Nous nous enfoncions avec volupté dans les banquettes de cuir marron pour boire un excellent café épais, servi avec un verre d'eau minérale qui nous rappelait l'Italie.

Le jour du rendez-vous avec l'inconnu, je demandai à Cordelia de m'accompagner, car mon italien était souffrant et j'avais comme un pressentiment. J'achetai un exemplaire de *La Stampa*. Lorsque j'arrivai, elle occupait notre place préférée, à droite du café, dans un réduit avec une banquette d'angle d'où nous pouvions observer toute la salle. Cordelia portait un corsage de satin blanc et un pantalon de soie noire serré aux chevilles, comme les bayadères. J'aurais dû venir avant elle, me dis-je, pour la voir marcher à ma rencontre.

C'est alors, au début de notre aventure, que je commis ma première faute. Je m'assis à la

gauche de Cordelia – et non à droite comme j'en avais l'habitude – parce que je me trouvais en face d'un personnage, assis sous une glace, qui semblait correspondre à mon interlocuteur. Je pensais ainsi pouvoir l'observer de près et je me persuadai qu'il lisait un journal italien.

À part le personnage sous la glace, il y avait très peu de clients dans la brasserie. Deux Japonaises qui buvaient des jus de fruits, un couple de jeunes gens qui s'embrassaient, un homme qui affectait de porter des lunettes noires, et quelques antiquaires qui venaient prendre un café au Pluviomètre avant de rejoindre leurs boutiques.

J'attendais que l'homme se lève, avec son exemplaire de *La Stampa*, pour se présenter à nous, quand j'aperçus dans la glace, au-dessus de lui, comme un éclair de lumière, bref et fugitif. Je crus que c'était le reflet du soleil, dans la vitre d'une voiture qui passait, se répercutant jusqu'au fond du café et je continuai de fixer l'individu en face de moi lorsque Cordelia s'écria, tendant le doigt dans la direction opposée...

— L'aveugle !... l'aveugle... il vient de prendre une photographie.

Je me retournai, l'aveugle avait déjà disparu, il venait de franchir la porte de l'établissement. Lorsque je sortis à mon tour sur le trottoir, je vis un personnage qui s'engouffrait dans le pas-

sage Vendôme, de l'autre côté de la rue. Il me sembla reconnaître le chapeau noir et le vêtement de l'inconnu du Pluviomètre, mais je n'en étais pas certain.

Assez confus, je revins dans le café. L'homme que je soupçonnais me regardait sans comprendre. En fait, je le vérifiai, il lisait le *Corriere della Sera*. Cordelia me dit :

— Allons-nous en, je te raconterai...

Elle m'expliqua dans la rue qu'elle s'était levée pour examiner la table de l'aveugle, et qu'elle avait découvert, griffonnées sur la carte de la brasserie, les initiales *H.K.* et l'adresse d'une auberge qui s'appelait *L'Agnello Bianco*, à Bergame. Elle ajouta que le personnage avait une barbe courte et des cheveux roux, qu'il se déplaçait avec une canne blanche d'aveugle, qu'elle le distinguait très bien de sa place, et qu'elle saurait éventuellement le reconnaître.

CHAPITRE II

Bergame, septembre 1986...

Il pleuvait dans la vallée d'Aoste lorsque nous sortîmes du grand tunnel sous le Mont Blanc. Les routes étaient encombrées de lourds camions, les nacelles du funiculaire se noyaient dans la brume des sommets, entre les sapins l'eau de cascades bruyantes tombait en abrupt jusqu'au bord de la vallée, la voie de l'Italie était étroite, humide, et noire... Avec Cordelia, nous devons nous rendre dans le Veneto. Je crois qu'elle était lasse de la France et de la vie frénétique à Paris et qu'elle désirait retrouver sa chère Vénétie. Cordelia avait le projet d'ouvrir un bureau d'architecte à Venise ou à Vicenza. C'est elle qui conduisait la Lancia sur l'autoroute de Milan, quand elle me dit : « Je sais que ce voyage te rend triste, mais je t'ai réservé une surprise. » Et comme nous roulions

vers Brescia, elle quitta l'autoroute pour prendre la direction de Bergame.

C'est ainsi, au début de l'après-midi, que nous nous trouvâmes sous les murs de la Haute Ville. À la porte du rempart, un policier nous dit qu'il était impossible d'entrer avec la voiture. Cordelia lui expliqua que nous étions des journalistes, que nous venions pour le festival de musique, et que nous logions dans un palais de la vieille ville. L'homme pivota sur ses talons et nous fit le geste de passer en tournant le dos, comme s'il ne nous voyait pas...

— Ici tout est négociable, dit Cordelia.

Le policier était désinvolte, très élégant, et soudain je me revis dans le train de Modane à Turin, avec Djulia, en 1947. Un homme en uniforme entra dans le compartiment pour vérifier nos passeports. Comme par hasard, au passage, il demanda à un voyageur italien d'ouvrir la valise qu'il transportait. Elle était remplie de paquets de cigarettes américaines. Le policier avait jeté un regard sur l'homme, puis sur la valise, plongé la main dans le sac pour prendre deux paquets de cigarettes. Puis il était sorti du compartiment avec ce même geste négligent de la main, derrière son dos. Deux paquets de cigarettes. Je ne crois pas qu'il s'agissait de vénalité, c'était pour le principe. Il fallait le savoir, dans l'Italie, tout se révélait négociable. C'était la qualité de ce pays, et son principal défaut.

Table

| | |
|----------------------|-----|
| CHAPITRE I | 9 |
| CHAPITRE II..... | 21 |
| CHAPITRE III..... | 35 |
| CHAPITRE IV..... | 53 |
| CHAPITRE V..... | 69 |
| CHAPITRE VI..... | 79 |
| CHAPITRE VII | 91 |
| CHAPITRE VIII | 107 |
| CHAPITRE IX | 119 |
| CHAPITRE X..... | 139 |
| CHAPITRE XI | 157 |
| CHAPITRE XII | 165 |
| CHAPITRE XIII | 175 |
| CHAPITRE XIV | 189 |
| CHAPITRE XV | 199 |
| CHAPITRE XVI | 211 |
| CHAPITRE XVII..... | 225 |
| CHAPITRE XVIII | 239 |

Cet ouvrage a été imprimé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Estrée
pour le compte des Éditions Flammarion
en juin 2002

Imprimé en France
Dépôt légal : septembre 2002
N° d'édition : FF 837601 - N° d'impression : 60055